

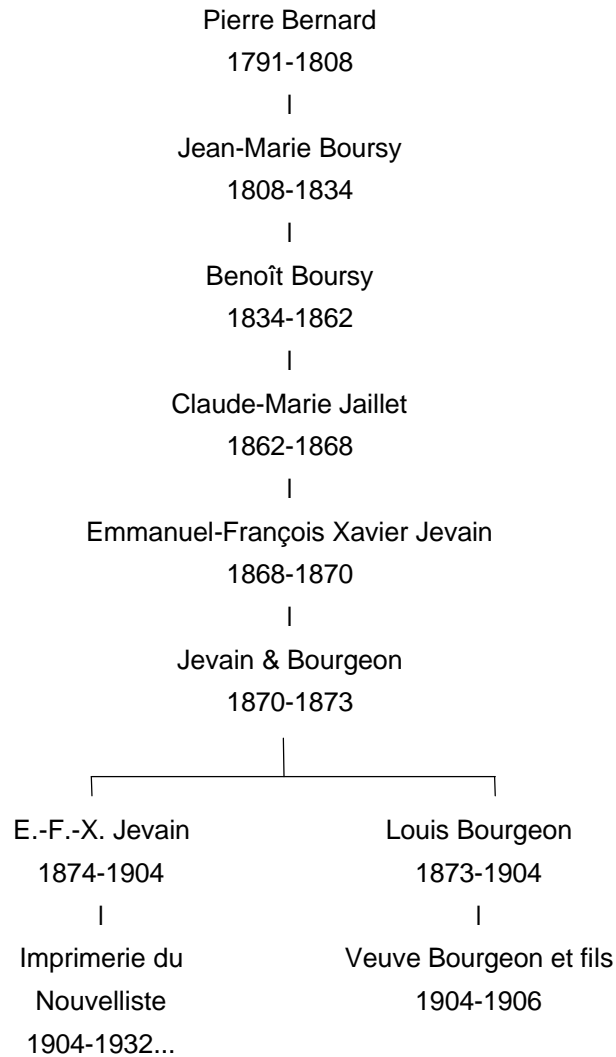
PIERRE BERNARD — IMPRIMERIE DU NOUVELLISTE

1791

1932...

— VVE BOURGEON ET FILS

1906



[PIERRE BERNARD, (1791-1793).]

P. BERNARD, rue Luizerne (octobre 1793).

« *Anno quo supra [1761] die vero octava mensis octobris baptisavi infantem eadem die natum hora septima matutina de parentibus ignotis, cui nomen impositum fuit Petrus Bernardus ; susceptores fuere Petrus Tertiam et Monica Tassy... ».*

(Arch. Avignon, Saint-Didier, Naissances, 1745-1763, f° 243 v°.)

« Le deux septembre mil huit cent huit, ont comparu..., qui ont déclaré que Pierre Bernard, âgé de quarante sept ans, natif d'Avignon..., imprimeur demeurant à Lyon rue de la Poulallerie 117... est décédé hier... ».

(Arch. Lyon, Décès, 1808, n° 2262.)

P. BERNARD, aux halles de la Grenette (novembre 1793).

P. BERNARD, à Genis-le-Patriote (Saint-Genis-Laval) maison [ci-devant] Vernon (février 1794).

P. BERNARD, place de la Fromagerie, 56 (octobre 1794-1808).

JEAN-MARIE BOURSUY, place de la Fromagerie, 56 (1808-1813).

« Jean Marie fils de philibert françois Boursy, m^e fabricant, et de jeanne Mazui sa femme, né hier rue du Griffon, a été baptisé par moy vicaire... ce onzieme avril mil sept cent septante trois ». (Arch. Lyon, Saint-Pierre-Saint-Saturnin, Naissances, 1773, n° 201.)

« Le vingt quatre janvier mil huit cent trente sept..., se sont présentés les sieurs Benoît Boursy imprimeur en caractères à Lyon rue de la Poulallerie 19..., lesquels ont déclaré que M^f Jean Marie Boursy rentier à la Guillotière, cours Lafayette maison Reydellet, âgé de soixante Trois ans, né à Lyon..., est décédé hier soir... ». (Arch. Lyon, La Guillotière, Décès, 1837, n° 33.)

J.-M. BOURSUY, rue de la Poulallerie, 19 (1813-1834).

BENOIT BOURSUY FILS, rue de la Poulallerie, 19 (1834-1846).

« Du dix huit thermidor an onze [6 août 1804] de la république française, à deux heures après midi, acte de naissance de Benoît Boursy, né le dix sept du dit mois à onze heures du soir, fils de Jean Marie Boursy, imprimeur demeurant à Lyon département du Rhône, port S^t Clair n°9, et de Claudine Combre son épouse... ». (Arch. Lyon, Lyon Nord, Naissances, an XI [1802-1803], n° 880.)

« Le huit janvier mil huit cent soixante quinze, est décédé Benoit Boursy, domicilié à Lyon, 1, rue Soufflot, né à Lyon [âgé de] soixante-onze ans, de la profession de imprimeur, fils de [sans renseignement] époux de Joséphine Michaud, dite Olivier... ». (Arch. Lyon, 5^e arrt., Décès, 1875, n° 44.)

B. BOURSUY, Grande rue Mercière, 66 (1846-1859).

B. BOURSUY, rue Mercière, 90 (1859-1863).

CLAUDE-MARIE JAILLET, rue Mercière, 90 (1863-1864).

« Le vingt six août mil huit cent vingt six, pardevant nous..., ont comparu sieur Antoine Jaillet..., lequel a présenté un enfant mâle né ce soir..., de lui comparant et de demoiselle Jeanne Philippine Virieux son épouse, auquel enfant on a donné le prénom de Claude Marie... ». (Arch. Lyon, Naissances, 1826, n° 3888.)

« Le 21 juillet 1868, est décédé : Claude Marie Jaillet, domicilié à Lyon 12 quai de l'Archevêché, né à Lyon, 41 ans, anc. Imprimeur, fils des feu Antoine et Jeanne Virieux, époux de Agathe Claudine Pinier ». (Arch. Lyon, Décès, 5^e arrt., 1869, n° 762.)

CLAUDE-MARIE JAILLET, rue Mercière, 92 (1864-1868).

EMMANUEL-FRANÇOIS-XAVIER JEVAIN, rue Mercière, 92 (1868-1869).

Né à Vienne (Isère) en 1840 (acte mortuaire ci-dessous, l'archiviste de Vienne ayant pour habitude de répondre aux demandes d'extraits : « Il n'y a rien »).

« Des registres de l'État civil de la commune de Saint-Genis-Laval il résulte que Jevain Emmanuel François Xavier profession de imprimeur [sic] âgé de 64 ans né en la commune de Vienne département de l'Isère, demeurant en la commune de Lyon, 16 rue François Dauphin, fils des défunts François et de Rose Collin, époux de Désirée Marchand est décédé en cette commune le 26 août 1904 à 11 heures 30 ». (Arch. Saint-Genis-Laval, 1904, 50.)

JEVAIN & BOURGEON, rue Mercière, 92 (1869-1873).

LOUIS BOURGEON, rue Mercière, 92 (1873-1875).

« Nous soussigné, Maire de la commune de Saint-Loup-de-Varennes, certifions que la naissance de Bourgeon Louis, fils de Bourgeon Claude et de Griveau Marie, né le 20 juillet 1845 à 13 heures a été constaté[e] à la Mairie de la commune ». (Arch. Saint-Loup, Naissances, 1845.)

« Le 2 mars 1904 est décédé : Louis Bourgeon domicilié à [sic] 12 rue de la Barre, né à St. Loup-de-Varennes (Saône et Loire), imprimeur, fils de Claude et de Griveau Jeanne Marie, époux de Meynis Marie Olympe ».

(Arch. Lyon, Décès, 2^e arrt., 1904, n° 570.)

L. BOURGEON, rue Saint-Paul, 36-38 (1875-1900).

L. BOURGEON, rue des Marronniers, 7 (1900-1904).

VVE BOURGEON ET FILS, rue des Marronniers, 7 (1904-1906).

X. JEVAÏN, rue Sala, 42-44 (1874-1891).

X. JEVAÏN, rue François-Dauphin, 18 (1891-1904).

IMPRIMERIE DU NOUVELLISTE, rue François-Dauphin, 18 (1904-1932...).

Venu naguère d'Avignon, où il était né en catimini, Pierre Bernard se trouvait établi à Lyon, probablement rue Luizerne¹, dès l'année 1791². En novembre [10] de 1793 (20 brumaire an II), il est aux halles de la Grenette³, et c'est là qu'il imprime le *Père Duchesne*, ce singulier factum que rédigeait Dorfeuille, le séduisant et féroce président du tribunal révolutionnaire de Lyon. Le 7 pluviôse an II ([26] janvier 1794), un arrêté des représentants du peuple autorise le payeur-général à compter à Bernard une somme de 2 200 livres pour frais de l'impression de quinze numéros de ce journal.

Chargé à la fin de la même année des imprimés du district de la Campagne de Ville-Affranchie, Bernard transporte une partie de son matériel à Saint-Genis-Laval [alors rebaptisé Genis-le-Patriote], où siégeait le district, et l'installa dans la « maison ci-devant Vernon » au commencement de ventôse an II (février 1794), tout en conservant, semble-t-il, au moins pendant quelque temps encore, son atelier de Lyon⁴.

Rentré à Lyon après le 9 thermidor, Bernard reprit possession de son atelier des halles de la Grenette⁵, pendant que l'atelier de Saint-Genis continuait à fonctionner⁶.

Du moins ces suppositions sont-elles rendues vraisemblables par l'examen même des imprimés et la supputation de leurs dates.

Quand Pelzin (voir ce nom) se proposa de publier un journal, il rédigea un prospectus d'une violence extrême que Bernard consentit à imprimer : mal lui en prit ! En vertu d'un mandat d'amener délivré par les officiers municipaux de la commune de Lyon, et pendant que Pelzin était lui-même convoqué, interrogé et en fin de compte incarcéré, Fleury Floural, officier ministériel du bureau de paix et de conciliation du district de Lyon, se transportait aux halles de la Grenette pour y appréhender Pierre Bernard, mais, sur la réponse faite par sa femme que ce dernier était « depuis quelque temps à Genis le Patriote pour des affaires relatives à son état », Floural, « sans s'arrêter à la déclaration cy dessus », fit aussitôt « perquisition dans le domicile à l'effet d'y rencontrer ledit Bernard ».

Ce dernier, c'était vrai, ne s'y trouvait point, mais le treize nivôse⁷ il se présentait spontanément à l'hôtel de ville pour y répondre des accusations portées contre lui par l'agent national. Il faut croire que ses explications furent jugées satisfaisantes : le même jour et séance tenante « le citoyen Bernard est renvoyé en liberté ». Mais il l'avait échappé belle !

Je ne sais quand Bernard quitta les halles de la Grenette pour la rue de la Poulaille. Ce fut sans doute au moment où Destéfanis le sans-culotte y entra, après

avoir obtenu la disposition de l'atelier de Millanois, en frimaire [novembre-décembre] an II. En [avril-mai]1799 (floréal an VII), il [y] imprime pour Doublier les premiers numéros de son *Journal de Lyon et du Midi*.

En 1807 — mais depuis combien de temps ? — Bernard est au numéro 56 de la place de la Fromagerie, dans un immeuble qui communique avec le numéro 17 de la rue de la Poulallerie, à côté de l'allée des Images qui est celle de l'ancienne maison de ville : c'est là qu'il mourut.

Au moment du décès, en 1808, l'atelier de Bernard resta « vacant », mais sa veuve continua au même étage de la maison l'exploitation de son fonds de « bouquiniste ». Quelques mois plus tard, Jean-Marie Boursy venait prendre possession de cette « imprimerie vacante ».

Sauf pendant la période où Bernard imprimait pour les pouvoirs révolutionnaires, son atelier était fort peu important. Boursy lui-même, au moment où, en 1810, les enquêteurs impériaux procédèrent au recensement des ateliers typographiques, n'était « presque pas connu ». Il possédait trois presses, mais une seule travaillait sans arrêt et une autre pendant trois ou quatre jours par semaine, ce qui faisait dire que, sur trois presses, il y en avait « une et demie en activité ».

Cette imprimerie ne tarda point, cependant, à prendre une certaine importance. Nombreux sont les livres qui sortirent de l'atelier de Boursy, mais, tout comme d'autres imprimeurs, il se livra à la contrefaçon, et le 20 août 1816, à la requête de Mathieu-Placide Rusand, on saisit chez lui une édition de la *Théologie* de Bailly, qui appartenait à ce dernier. Un peu plus tard, en 1831, c'est lui qui publie des nouvelles subversives qui sont « criées » par les rues et alarment la population. Ainsi, en 1832, le *Courrier de Lyon* du 26 janvier annonçait qu'« il y avait maintenant à Lyon un personnage mystérieux qui prenait le nom de Comte de S., mais on laissait entendre en secret qu'il ne s'agissait rien moins que de Louis XVII^e ». Boursy s'empressa de répéter ces propos dans sa *Feuille imprimée*, et le préfet de Gasparin en écrivit aussitôt au commissaire central de police pour l'inviter à « rechercher ce personnage » qui, disait-il, n'était « probablement rien autre qu'un escroc à livrer au tribunal de police correctionnelle »⁸.



BENOIT BOURSY

Jean-Marie Boursy fut l'un des imprimeurs érudits du dix-neuvième siècle. C'est de lui que cet effroyable pédant de Mazoyer disait : « Voulez-vous savoir comment M. Boursy (Jean-Marie), ce docte imprimeur lyonnais qui joignait à de profondes connaissances typographiques la rare qualité de *parfait correcteur*, et sous qui, lorsque j'étais professeur des humanités à l'Enfance, j'ai étudié le plus attentivement que j'ai pu les meilleurs principes de correction, quoique j'eusse alors exercé douze ans cet honorable emploi dans de bonnes imprimeries ; voulez-vous savoir, dis-je, ce que pensait des mauvais correcteurs ce typographe érudit ? Écoutez — *Emendatores stupidos ego conqueror esse*, c'est-à-dire : je souffre vivement qu'il existe des correcteurs ignorants... » Ce n'est peut-être pas qu'il y eût là une parole remarquablement profonde, mais enfin notre bachelier se contentait de peu.

On se souvient que Boursy était l'un de ceux dont, en exécution de l'arrêté du 9 juillet 1810, le brevet devait prendre fin avec sa vie même ou avec sa retraite. Jean-Marie Boursy abandonna son industrie et « se retira aux Bro[t]teaux » en 1834. Mais, bien loin que son atelier disparût avec lui, son fils Benoît en prit la suite : il semble que la condamnation préventive de 1810 n'ait pas survécu au régime nouveau.

Benoît Boursy, d'ailleurs, était depuis longtemps le très fidèle collaborateur de son père. Bien qu'il n'y eût entre eux aucune sorte d'association, dès 1817 son nom avait été constamment mêlé à celui de Jean-Marie Boursy dans les documents administratifs, sous la désignation de : « le fils de Bourcy [*sic*] »⁹.

Vers 1845¹⁰, Benoît Boursy, qui avait succédé à son père dans les locaux mêmes de la rue de la Poulallerie et y avait épousé Marguerite-Claudine Olivier, transporta son imprimerie au numéro 46¹¹ de la Grande rue Mercière sous lequel on le trouve jusqu'en 1859. En 1860, il est au numéro 90, et c'est là que, quatre ans plus tard, Claude-Marie Jaillet, qui était vraisemblablement le gendre de François Pinier, l'imprimeur de la rue Tupin, et qui avait obtenu son brevet le 14 mars 1863, sous le numéro 5440, vint le remplacer.

Après Jaillet, Jevain, qui lui succéda en 1869, et dès l'année suivante, prit pour associé Louis Bourgeon.

Cette association Jevain et Bourgeon fut des plus éphémères : en 1873, elle était

dissoute. Louis Bourgeon demeura à la tête de l'atelier de la rue Mercière. Quant à Jevain, il s'établit rue Sala 42 et 44 où il demeura jusqu'en 1891, puis il passa au numéro 18 de la rue François-Dauphin pour devenir directeur de l'imprimerie du *Nouvelliste de Lyon*. Je ne sais si le *Nouvelliste de Lyon* se doute que son imprimeur procède d'une origine aussi suspecte !

Il ne semble pas que cet atelier ait, jusqu'à Jevain, songé à adopter aucune marque, encore Jevain n'en eut-il l'idée qu'au moment où, après avoir quitté Bourgeon, il fut établi seul rue Sala. Il adopta alors un rébus représenté par un lion couché tenant un livre ouvert et surmonté d'une banderole où se lit en capitale romaine la devise LE VAINCS.

Quant à Bourgeon, en 1875 il quitta la rue Mercière et transporta son atelier au numéro 36 de la rue Saint-Paul. C'est de là que, en 1900, il transféra une fois de plus son matériel et le réinstalla rue des Marronniers 8. Il mourut rue de la Barre en 1904, et sa veuve n'eut pas assez de la propriété du vieil almanach *Double Milan*, ni de la misérable collaboration de son fils pour la [i.e. le] sauver d'une liquidation judiciaire.



MARQUE DE JEVAIN

Bibliographie

A. Péricaud, *Tablettes chronologiques pour servir à l'histoire de la ville de Lyon de 1700 à 1825*, Lyon, 1833, p. 81.

Mazoyer, *Dyssergie lugduno-prototechnique ou Décadence du premier des arts à Lyon*, Lyon, 1848.

Aimé Vingtrinier, *Histoire de l'imprimerie à Lyon de l'origine jusqu'à nos jours*, Lyon, 1894, p. 413.

Bulletin des maîtres imprimeurs typographes et lithographes de Lyon, 1904, p. 41 et 103.

1. P.-M. Gonon, *Bibliographie historique de la ville de Lyon pendant la Révolution*, Lyon, 1844, n° 1438.

2. *Ibid.*, n° 767.

3. Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, n° 4779 ; P.-M. Gonon, *Bibliographie historique de la ville de Lyon pendant la Révolution*, Lyon, 1844, n° 1680.

4. Gonon, *op. cit.*, n° 1834.

5. Gonon, *op. cit.*, n° 1947 ; prospectus du *Journal* de Pelzin (brumaire an III).

6. Gonon, *op. cit.*, n° 1990.

7. De l'an II vraisemblablement, c'est-à-dire le 2 janvier 1794. (JDM)

8. *Arch. Lyon*, I 2.

9. Recensements, 1817 et 1818.

10. La date de 1846 est donnée plus haut. (JDM)

11. 66 selon le tableau en début de notice. (JDM)